

Interview d'Edgar Morin, 3 juillet 2007

par Anne-Marie Laulan et Jacques Perriault

Anne Marie-Laulan et Jacques Perriault : Nous venons d'achever une livraison d'*Hermès* dédiée aux « Racines oubliées des Sciences de la communication ». Nous estimons en effet que les jeunes générations de chercheurs n'ont pas la conscience exacte de la façon dont s'est formée cette discipline dès l'après-guerre. En voici le sommaire.

Edgar Morin (*Il consulte le sommaire et relève au passage quelques noms : Abraham Moles, Pierre Schaeffer, Henri Laborit*) : La communication, c'était important pour moi. Laborit, Moles et moi, avec ou sans cette étiquette travaillions de façon différente sur ce chantier. En ce qui me concerne, le point de départ, c'est le cinéma. J'étais plus qu'un cinéphile, un cinéphage. J'entre au CNRS en 1951 comme stagiaire de recherche avec l'intention d'étudier le cinéma. S'est alors posée la question de rembourser le prix de mes séances de cinéma, qui était de deux à trois par jour. Le CNRS a décidé qu'on ne me rémunérerait pas pour une activité qui donne du plaisir. On m'a remboursé mes tickets de métro. J'ai d'abord considéré le cinéma d'un point de vue d'anthropologue, en me centrant sur la relation via l'image animée entre le réel et l'imaginaire. C'est ce que j'ai exposé dans *Le Cinéma ou l'homme imaginaire*. Je me suis ensuite intéressé aux stars qui étaient à la fois des actrices, des mythes, des objets de culte, des marchandises.

Dès lors je me suis intéressé aux médias, dont le cinéma, du point de vue de la « culture de masse ». Cette notion née en Amérique, incluait aussi la télévision, les vacances. Il y avait la production de masse que désignait justement le terme d'industrie culturelle, mais je montrais contrairement à l'opinion des intellectuels, que la production de films, chansons, etc. ne pouvait se passer de création, c'est-à-dire de singularité et d'originalité. D'où la relation à la fois complémentaire et antagoniste entre production et création.

Georges Friedman créa le Cecmas, où il s'adjoignit Roland Barthes et moi-même. Friedman s'intéressait surtout à la civilisation technicienne dont il voulait comprendre les multiples aspects, dont les médias. Pour ma part j'ai fait divers articles pour la revue *Communications*, dont une étude sur l'assassinat de Kennedy vu en quasi-direct à la télévision (une télé-tragédie planétaire). Mon livre *L'Esprit du temps* paru en 1960-1961 est le fruit de mon travail sur la « culture de masse » qu'on pourrait appeler aussi culture médiatique

J. Perriault : Vous faisiez de fréquentes visites au tout nouveau Service de la recherche de Pierre Schaeffer. Celui-ci était-il proche de ce que vous pensez avec sa production expérimentale ? En avez-vous parlé avec lui ?

E. Morin : J'ai effectivement rencontré souvent Schaeffer au Service de la recherche. Je n'y ai pas travaillé. Je ne me souviens pas d'avoir parlé de cela avec lui.

A.-M. Laulan : Il y eut à l'époque de nombreux travaux sur l'image. Comment expliquez-vous que depuis longtemps il n'y en ait pratiquement plus ?

E. Morin : Les *cultural studies* sont tombées en déshérence. Le cinéma n'était pas digne d'intérêt pour les sociologues, qui le considéraient comme un amusement, comme un abêtissement d'ilotes (G. Duhamel). Des gens comme Fougeyrollas étaient l'exception.

J. Perriault : Dans ses textes, Henri Laborit parle d'un Groupe des Dix dont lui et vous faisiez partie ?

E. Morin : Oui ce groupe a fonctionné de nombreuses années. Fondé par Jacques Robin, il a existé tant qu'il a pu se réunir chez lui. En faisaient partie notamment Henri Laborit, le psychanalyste Jacques Sauvan, Jack Baillet psychanalyste, l'avocat Gérard Rosenthal, Michel Rocard, Jacques Attali. On « s'entr'enseignait » les uns les autres. Par ailleurs, j'ai moi-même parlé de la conception de Moles, dans le *Bulletin de l'Unesco* sous le titre « Nouveaux courants dans l'étude des communications de masse ». Je dois à Eric Macé d'avoir ressuscité mon livre *L'Esprit du temps*, qui va paraître bientôt chez Armand Colin.

J. Perriault : J'étais à la VI^e section de l'EPHE à la fin des années 1960. Du 54 rue de Varenne jusqu'à l'entrée dans la MSH, l'école baignait dans une ambiance plutôt poétique. Puis cela a changé. Qu'est-ce qui a bloqué l'essor de ces individualités sans étiquette ?

Edgar Morin : Il y a eu la sociologie bourdieusienne avec son déterminisme intégral ; il y a eu le structuralisme qui niait le sujet humain ; il y a eu la vague du marxisme dogmatique. Tous ces courants pratiquaient un réductionnisme total. Ils voulaient ignorer la réalité de la subjectivité, ainsi que celle de l'imaginaire

J. Perriault : Il y a eu aussi la vague des mathématiques dans les sciences sociales. Je pense qu'il y a eu une alliance objective entre ces courants, la mathématique et l'informatique. On l'a vu s'imposer au milieu des années 1970. Plus tard, elle a été relayée par les neurosciences qui ont également pratiqué un réductionnisme massif. Ces divers courants vous ont d'ailleurs pris comme cible. Confirmez-vous cette analyse ?

E. Morin : Oui, je confirme. Pour ma part je n'ai jamais considéré l'information seule, mais toujours encadrée par l'organisation et par la communication. Or l'informatique produit aujourd'hui de nouveau une réduction à l'information seule. C'est ce qu'expriment aussi les expressions « société de l'information » ou encore « société de la connaissance ». La primauté du calcul et du *bit* ne permet plus à l'humain d'entrer dans la démarche scientifique.

J. Perriault : Mais alors, existe-t-il encore de petites lueurs d'espoir ?

E. Morin : Oui... la complexité, la prise en compte des aspects à la fois complémentaires et antagonistes. Il y eut, dans les années obscurantistes, les œuvres de Claude Lefort et de Cornelius Castoriadis.

J. Perriault : Les institutions elles-mêmes n'ont-elles pas souffert de ce réductionnisme ? L'EHESS avec la loi d'orientation de 1969, par exemple ?

E. Morin : Si. Le CNRS s'est considérablement bureaucratisé. Auparavant, il avait créé le Centre d'études sociologiques où ont convergé des individus ayant les parcours les plus divers : Maucorps ex-officier de marine, l'aviateur Chombart de Lauwe, l'historien Alain Touraine, Pierre Naville, trotskiste défroqué, Edgar Morin, défroqué du PC, Jean Duvignaud, Ballandier, Fougeyrollas écrivains devenus sociologues.

A.-M. Laulan : En 1972, j'ai rejoint Jacques Bertin, Roland Barthes, Robert Escarpit et Jean Meyriat qui fondèrent avec quelques autres un groupe intitulé « Sciences de l'information et de la communication », en raison de ce désintérêt de la sociologie pour cette question contemporaine.

J. Perriault : J'ai fait de même. À l'EHESS, la sociologie et l'anthropologie n'accordaient que peu d'intérêt à ces questions.

A.-M. Laulan : Que pensez-vous, en fin de compte, de ce numéro d'*Hermès*. Le trouvez-vous légitime ?

E. Morin : Tout à fait. Les jeunes générations de chercheurs, non seulement en sciences exactes, mais aussi en sciences humaines, ont une vision fautive et courte du passé de leur discipline. Et la myopie finit par entraîner la cécité.